

tent en œuvre, « performaient » la sensibilité et la maîtrise des secrets de la conscience de l'organisation complexe de cette île, modèle réduit mais néanmoins pertinent de notre Terre.

Jean Pasquin CASTELLANI

## Bibliographie

Amiot M., Billiard I., Brahms L., 1993, *Système et paradoxe (Autour de la pensée d'Yves Barel)*, Paris, éd. du Seuil.

Barel Y., 1988, « Double contrainte et analyse sociale », in *Bateson : premier état d'un héritage*, Colloque de Cerisy sous la direction d'Yves Winkin, Paris, Seuil, p. 196-215.

Rosnay de M., 1975, *Le macroscopie*, Paris, Seuil, collection Points, Essais.

Watzlawick P., Helmick Beavin J., Jackson D.-D., 1972, *Une logique de la communication*, Paris, éditions du Seuil, trad. de *Pragmatics of Human Communication, A Study of Interactional Patterns, Pathologies and Paradoxes*, W.W. Norton & Co, Inc., New York, 1967.

## CODES DE COMMUNICATION

# Codes de communication

## Langue corse : enjeux et stratégies des médias insulaires

Mise en perspective : la Corse est terre de Phorcus et de Méduse. C'est peut-être pour cela qu'entre rejet et fascination, les jeux de l'altérité à son égard se réitérent au fil des ères. Des mythes grecs et romains en passant par les récits de voyage des romantiques européens jusqu'aux reportages tonitruants de ces dernières années, le mythe du bon sauvage et du paradis perdu côtoient inlassablement les mises au pilori pour violences diverses (vendetta, assassinats, attentats, rackets, etc.). La langue et la culture corses sont évidemment partie intégrante de cette image. Elles participent de ce regard de l'autre et revêtent sur l'île un statut social ambigu où cohabitent les aspirations d'un peuple désireux à la fois préserver son identité et s'ouvrir sur le monde. Dans une civilisation de masse où les barrières spatiales et temporelles ont implosé, la médiatisation d'une langue vernaculaire comme le corse reflète les dispositions d'une société en proie au doute. Entre identité et altérité, les stratégies médiatiques locales vis-à-vis du corse, fluctuent au gré des conjonctures, du militantisme à l'indifférence. Mais le rapport à cette langue ne peut être conçu sans désigner au préalable certains déclencheurs. Le corse est une langue romane, érigée au fil des siècles au service d'une société sylvo-agro-pastorale. Relevant d'une civilisation de l'oralité, cette langue naturelle relève d'une représentation traditionnelle du réel. Or, le 18<sup>e</sup> siècle européen va bouleverser cette construction. L'essor de sociétés industrielles associé à leur cadre institutionnel, l'État-Nation, va inciter les élites à

vouloir maîtriser leur destin. L'avènement de la nation corse en 1755 s'inscrit dans ce schéma. Cette volonté politique de transformer la société agropastorale corse en société industrielle aurait sans doute eu des conséquences énormes sur les manières de voir et de penser des Corses, sur leurs symboles et leurs représentations, si la jeune république de Corse n'avait été noyée dans le sang en 1769. Pasquale Paoli médiatisait ses réformes dans un organe de presse nationale : *I Raguagli Dell'Isola Di Corsica*. La langue officielle de la Corse était alors la langue sœur, le toscan. Il est fort possible que ce choix ne reflétait pas une quelconque unicité linguistique mais plutôt une nécessité politique. La Corse indépendante avait besoin d'une langue de communication internationale, rompue à l'écriture, et le corse en tant que langue orale et vernaculaire ne répondait pas à ce double objectif. Le siècle suivant verra se renforcer l'idée de langue nationale. La France, qui avait initié dès l'édit de Villers-Cotterêts l'imposition du français pour les actes officiels, réprimera systématiquement, à partir de la Révolution de 1789, toutes les langues de ses provinces. En Corse, où la conscience nationale est encore vive, la francisation ne gagnera des points qu'à partir des lois sur l'enseignement de Jules Ferry, en 1882. Cette répression culturelle associée au racisme anti-corse consécutif à la défaite de Sedan, déclenchera la première réaction de défense de la langue corse. Santu Casanova fonde en 1896 *A Tramuntana*, le premier journal en langue corse. La langue transcrite dans cette revue garde cependant de forts accents d'oralité. En cette fin du 19<sup>e</sup> siècle, le journal est en Europe et aux États-Unis le médium de masse. Il est un des symboles de la société industrielle et un outil culturel et politique puissant.

Cette volonté de placer le corse sur un pied d'égalité avec le français par le biais d'un médium de masse constitue la première pierre d'un militantisme politico-culturel qui ne sera stoppé que par les deux guerres mondiales. La *Tramuntana* cesse de paraître en 1914, tout comme l'anthologie annuelle *A Cispria* qui ne publiera qu'un numéro en mars de la même année. Ce nationalisme culturel corse s'évertuera à s'émanciper à la fois de la gallicité et de la toscanité. Dans le manifeste de *A Cispria*, les fondateurs Saveriu Paoli et Ghjacumu Santu Versini écrivent en sous-titre : « *A Corsica un hè micca un dipartimentu francese, ma una nazione vinta chì hà da rinasce* » (La Corse n'est pas un département français mais une nation vaincue qui renaîtra). En 1920 est créé à Paris par Petru Rocca *A Muvra*, bimensuel corsiste qui deviendra l'année suivante un hebdomadaire en langue corse. Celle-ci devient alors objet de conflit. En 1923 est créé à Nice l'*Annu Corsu* par Antoine Bonifacio et Paul Arrighi. Ces derniers définissent le contenu de leur revue littéraire comme « œuvre corse de bons Français ». Dans le même temps, les responsables de la *Muvra* militeront au *Partitu corsu d'azione* puis au *Partitu corsu autunumistu*. Ce choix de donner à la langue une dimension nationale semble être désormais une construction établie. Elle est pourtant fluctuante. La tentation italophile des muvristes amènera certains d'entre-eux à rédiger en toscan, et à soutenir la politique fasciste de Mussolini. Cette dérive provoquera un traumatisme qui entraînera au lendemain de la Seconde Guerre mondiale un rejet de l'idée nationaliste corse et avec elle le combat pour la langue et la culture. Témoin de cet ostracisme, la loi Deixonne de 1951 considérera le corse comme une langue étrangère et refusera de lui donner un statut de langue régionale. C'est une traversée du désert médiatique où mise à part la revue bilingue *U Muntese* s'inscrivant dans le cynémisme apolitique de l'*Annu Corsu*, la culture corse sera tournée en dérision par une vague de chanteurs et de chansonniers. Il faudra attendre 1970 pour qu'une nouvelle génération inscrive à nouveau la culture corse à l'ordre du jour de la création médiatique et des revendications politiques.

Accompagnant la renaissance de mouvements nationalistes, de nouvelles revues en langue corse apparaissent comme *Rigiru* fondée par Dumenicu-Antone Geronimi. Dénonçant l'approche folklorique de l'après-guerre, les acteurs culturels ne reculent devant aucun exercice de style. La dénonciation hâtive du désert culturel des années d'après-guerre a pour conséquence l'élaboration d'une stratégie élitiste où la pratique écrite de la langue corse devient un parcours d'initiés. (Contrairement à l'idéologie dite du *sittanta*, il n'est de désert culturel après la guerre que d'un point de vue médiatique. En effet, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la faible population de Corse est cependant profondément corsophone et pratique une pensée symbolique dont les archétypes ne sont pas atteints). Les auteurs utilisent une langue fouillée tout en privilégiant une écriture contemporaine. Si la recherche d'excellence

est louable sur le fond, elle pose des problèmes face à un faible lectorat corsophone. La langue corse est encore largement pratiquée à l'oral dans les années 1970 mais l'usage de son écriture est loin d'être popularisé. De plus, l'hétérogénéité des codes de transcription reste un handicap malgré la réforme de la graphie apportée par Pascal Marchetti et Dumenicuantone Geronimi dans *Intriciate è cambiarine*. Cet obstacle explique certainement l'effacement de la langue corse dans la presse militante. Il est remarquable en effet que, à l'inverse de leurs prédécesseurs, les hebdomadaires nationalistes de ces trente dernières années n'accordent qu'une place mineure à la langue corse. Elle fait les titres de la *une* mais disparaît dans l'analyse pour ne jaillir que de manière épisodique par des formules idiomatiques ou des chroniques culturelles. Le constat est identique si l'on observe les quotidiens régionaux. *La Corse*, aujourd'hui disparu, et le *Corse-Matin* ont longtemps négligé la langue corse. Issus l'un et l'autre d'organes de la Résistance, ils ne pouvaient utiliser la langue de « l'ennemi irrédentiste ». De plus, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la lutte contre le clanisme et la défense de la langue et de la culture corses ne sont plus exercées que par les communistes. Jean Nicoli avait déjà témoigné avant d'être décapité par les nazis, qu'il mourrait pour l'œillet rouge et la tête de Maure. Naît alors une nouvelle suspicion vis-à-vis de cet idiome : langue de l'étranger et du fascisme, elle est désormais pour les détenteurs du pouvoir la langue du péril marxiste-léniniste. À partir des années 1970, il en va différemment. Dans un contexte international de lutte anti-impérialiste et anti-colonialiste, le complexe culturel tend à se réduire et la presse régionale en tient compte. Cependant, en ouvrant ses colonnes à des poètes locaux, elle s'expose à une double contrainte : d'une part, la graphie n'étant pas normalisée, chaque écrivain entend être publié dans son propre code, ce qui crée des difficultés pédagogiques pour une langue qui se veut populaire. D'autre part, la qualité des prestations étant variable, leur publication peut avoir un effet inverse de celui escompté, la censure de certains auteurs étant quant à elle source de rivalités. L'expérience de l'ouverture tous azimuts à la langue corse sera vite interrompue et les rédactions préféreront laisser une rubrique à un auteur unique qui ne visera qu'un lectorat averti et vieillissant.

Au-delà des contenus, l'usage de la langue corse dans la presse régionale est source de difficultés techniques. Jusqu'à 1999 où les deux quotidiens ont fusionné, les rédactions des journaux étaient établies à Nice et à Marseille. Ainsi, les articles devaient être relus et recopiés, ou plus tard faxés ou envoyés par modem. Or, certains signes graphiques de la langue corse ne sont pas d'usage en français et posent des problèmes de transcription aux modems dont le langage exclut de nombreux signes, et aux secrétaires de rédaction rarement corsophones. Ces derniers ne disposant pas du temps nécessaire à la correction d'articles en langue régionale laisseront souvent passer des barbarismes choquants. La langue corse

ainsi produite dans la presse régionale opère une forte perte de sens et de crédibilité. Cela lui est néfaste et n'engage pas le public à un effort de lecture, ce qui, par un effet de cercle vicieux, renforce le *statu quo* au sein des directions des rédactions. Le monde radiophonique apporte d'autres opportunités. Ici, le handicap de la retranscription graphique est effacé. Médium oral, la radio est des plus adaptées à l'expression de la langue corse. Malgré une vingtaine de stations émettant dans l'Île, la langue corse reste cependant en retrait sur les ondes. Pour les radios locales, la seule utilisant le corse comme langue principale est *Voce Nustrale*, la radio de l'association ADECEC à Cervioni. C'est un bel exemple qui malheureusement ne peut émettre que sur un territoire restreint. Les radios nationales de type NRJ ou RFM laissent des créneaux horaires à des radios locales mais celui imparti à la langue corse est nul. Seule la programmation musicale accorde une place à la chanson corse. Il faut reconnaître qu'en l'espace de trente ans, la création musicale en langue corse a été florissante. Le nombre de groupes de chanteurs en est un des meilleurs révélateurs. Acteurs d'un renouveau culturel à l'ombre d'un engagement politique, ils ont largement contribué à un apprentissage pédagogique de la langue corse auprès des nouvelles générations. Longtemps tenue pour subversive par les pouvoirs locaux, la *paghjella* est aujourd'hui récupérée par le marché du disque et devient indispensable en matière de stratégie de communication externe. Les polyphonies corses sont désormais un produit commercial envahissant mais « donnant une image positive de l'Île », selon les intéressés. L'image donnée est pourtant celle revisitée du paradis perdu et du bon sauvage. À ce titre, les polyphonies sont pour l'heure un catalyseur essentiel des jeux de l'altérité en Corse. Les visiteurs se plaisent à reconnaître dans cette forme musicale les accents de l'authenticité qu'ils prêtent à la Corse et à ses habitants. Les Autochtones, valorisés par cet intérêt, essaient de cultiver cet « authentique », ce qui dans un second temps, engage une certaine valorisation de la langue et de la culture corses. Le même phénomène touche d'ailleurs d'autres régions comme la Bretagne avec une forte médiatisation de chants présentés comme celtes. Il est toutefois intéressant de noter que le label de valeur culturelle s'appelle désormais Sony ou Polygram. De plus, cette mise en spectacle de la *paghjella* n'entraîne pas d'effet de diffusion sur les ondes. La *paghjella* est devenue un produit de scène mais reste absente sur les ondes. La radio publique présente en Corse est *Radio Corsa Frequenza Mora* (RCFM) du réseau de Radio-France. Celle-ci se veut le miroir de la société insulaire et utilise le corse et le français dans sa programmation. L'antenne est symboliquement ouverte à 6 heures en langue corse et jusqu'à 10 heures les flashes d'information, réalisés en français, alternent avec le corse. Ce qui induit une langue calquée sur le français où le vocabulaire technique traduit prête parfois à l'ambiguïté. Le reste de la programmation, dans le cadre d'émissions ludiques s'adapte aux auditeurs qui appellent l'an-

tenne mais reste essentiellement conçu en français. C'est en fait une illustration du bilinguisme, sans toutefois inverser la position diglossique de la langue dominante. Il est vrai que cette radio a de fortes potentialités en matière de langue corse, mais le cahier des charges et les moyens concédés par la maison mère, Radio-France, ne lui permettent pas de développer une stratégie d'immersion linguistique. Il en va de même pour la télévision régionale. France 3 n'a pu jusqu'à ce jour développer de manière efficace la langue corse sur son antenne. Le minutage imparti aux émissions en langue est une négociation permanente. Malgré la bonne volonté de certains responsables de France 3 Corse, il semble difficile de *déghettoïser* la langue corse. Une expérience intéressante est néanmoins tentée depuis 1998, le samedi matin. Les programmes de cette fin de matinée donnent pour la première fois à la langue corse un caractère dynamique semblable aux programmes généralistes diffusés en français. Un dessin animé traduit en Corse, *Bouli*, est suivi d'un sitcom *A Famiglia Pastasciù*, d'une animation et d'un reportage animalier présenté et sous-titré en corse, car la personne sollicitée à cet effet n'est pas corsophone. C'est la première fois que le corse est présenté comme un idiome pouvant intégrer une grille de programmation généraliste. Cette approche pédagogique est complétée par une émission culturelle se voulant à la fois thématique et de proximité. L'émission actuelle se nomme *Ghjente*. Elle est la lointaine héritière de *Di Casa* qui à la fin des années 1970 avait pour objectif de présenter la Corse traditionnelle aux téléspectateurs. Entre ces deux émissions, il y a une génération... mais deux civilisations. Au moment où Jacques Luciani arpenteait les *pievi*, il n'était pas difficile de trouver des informateurs compétents parlant un corse riche. De nos jours, les témoins privilégiés de cette tradition atteignent souvent un âge canonique. C'est ainsi que l'on côtoie imperturbablement le stéréotype mélancolique du « traditionnel » avec les effets négatifs que l'on sait sur les téléspectateurs des nouvelles générations. La langue corse apparaît alors comme « une langue de vieux » et fait naître des difficultés de compréhension lorsque l'élocution des témoins est altérée par une « édentation » partielle ou totale. La macroglossie - augmentation du volume de la langue - consécutive à celle-ci produit inéluctablement une mauvaise prononciation des phonèmes. Cet aspect est contrebalancé par l'usage de plus en plus fréquent de la langue française. *Ghjente* se voulant l'expression d'une communication entre les acteurs de l'Île, elle reproduit les comportements diglossiques et entérine l'effacement du corse comme un simple fait social. Cette stratégie pourrait être acceptée si le temps imparti à cette émission n'était pas comptabilisé sur le quota en langue corse. De plus, FR3 se permet de déprogrammer ces émissions si l'actualité politique ou sportive le réclame. Cela n'est motivant ni pour les téléspectateurs ni même pour les professionnels corses. Ces derniers sont d'autre part rarement sollicités pour les co-productions commandées par FR3 ayant pour thème le patrimoine naturel

et culturel corse. Il est extrêmement difficile d'aller dans ces conditions vers une émulation professionnelle permettant de sensibiliser et de fidéliser les téléspectateurs. Une évolution peut être amenée par le numérique. Véritable Janus technologique, la télévision numérique efface à la fois les handicaps et les privilèges de l'insularité. La diffusion satellitaire assurant une couverture continentale, voire mondiale, nulle communauté n'est désormais à l'abri du flot d'images des bouquets numériques. Le moule uniformisateur ne pouvant être combattu que sur son propre terrain, il est nécessaire aux régions d'occuper celui-ci ou de disparaître des écrans. D'aucuns diront que l'anonymat est encore une manière de survivre. Mais il se trouve que l'économie immatérielle dégage des produits à haute valeur ajoutée. Cet argument sous-tend une forte créativité en matière d'emplois directs et indirects. La diffusion continentale ou planétaire est d'ailleurs un atout pour les communautés comptant une forte diaspora. La Corse est de celles-là. Une télévision numérique corse diffusée sur satellite permettra le déploiement sur l'île d'une industrie de l'image. Dans cette optique, quelle place accorder à la langue corse ? Le numérique permettant l'usage de plusieurs canaux sonores, la diffusion de programmes dans différentes langues est donc accessible. La télévision numérique est indissociable du multimédia. L'interactivité résultant de cette technologie rend possible un apprentissage télévisuel des langues. Cette forme d'apprentissage apporterait aux langues comme le corse une didactique performante et personnalisée. Des leçons de corse pourraient ainsi être diffusées et des évaluations en ligne organisées. Afin de ne pas sombrer dans les travers du passé (élitisme, archaïsme, etc.) il conviendrait de différencier au niveau de la grille de programmes les objectifs inhérents à chaque type d'émission. Dans les émissions pour les jeunes enfants, un langage simple mais très structuré devrait permettre un apprentissage par immersion. Des reportages pointus sur le patrimoine naturel et culturel adopteraient de même un ton pédagogique et une langue précise afin de structurer chez l'auditeur vocabulaire et syntaxe. Les documents de société laisseraient eux la place à la réalité diglossique. Enfin, les actualités et autres revues de presse devraient adopter un lexique professionnel à codifier. Opération des plus délicates, la langue journalistique doit pouvoir se spécialiser, rechercher des équivalents sémantiques dans l'aire italienne lorsqu'il n'en existe pas en corse, adopter les néologismes ou la périphrase lorsqu'il ne reste aucune autre solution, afin à la fois de dynamiser la langue corse et de la rendre audible par tous. Plus souple

bien que limité actuellement par le débit et la compression, INTERNET ouvre la toile à de nouvelles chaînes de télévision dont certaines se disent « alternatives ». Il serait intéressant que les professionnels corses tentent une aventure télévisuelle avec l'outil multimédia. Au regard de l'état des lieux, on peut dire que la culture corse est sous représentée sur INTERNET et noyée sous un flot d'informations subsidiaires. Les informations présentées sont, sauf exception, généralistes et donc peu performantes. La nouveauté du médium y est certainement pour beaucoup. Mais d'autres raisons imposent cette réalité. Le monde littéraire, dans son acception la plus large, reste pour l'instant en marge de ce nouveau médium. Les sites sont donc le plus souvent réalisés par des particuliers passionnés mais non spécialistes dont la plupart ne sont pas corsophones. Ils cèdent ainsi souvent au stéréotype et au poncif. Si l'on s'intéresse plus précisément aux sujets abordés, on constate également que les sites sur la langue corse ou la tradition orale sont quasi absents de l'INTERNET (une banque de données lexicales de la langue corse est celle de l'ADECEC). La culture matérielle n'apparaît que de manière fossilisée, amputée de la pensée qui l'a structurée. (Le musée d'Anthropologie situé à Corti (*musèu di a Corsica*) présente ses différentes galeries, ses thèmes et ses expositions.) Il est évident que la diffusion de la culture corse sur INTERNET en est encore à ses balbutiements. Cependant, la puissance créative des hypertextes, liant sons, images fixes, images mouvantes et graphies permet d'espérer un renouement avec l'oralité tout en l'adaptant à notre société contemporaine.

Dans ce survol diachronique de la présence de la langue corse dans les médias, une constante apparaît. À chaque fois que cet idiome est parvenu à exister à travers un médium, en dépit de toutes les contraintes politiques, les changements brutaux de société et les avancées technologiques ont anéanti ce qui avait été réalisé. En l'espace d'un siècle, la société occidentale s'est complexifiée et les langues non officielles n'ont pas eu le loisir de s'adapter à chaque contingence socio-technique. Celles qui ont su traverser le temps sont détentrices de la mémoire de l'humanité. Si le développement de nouveaux médias de masse n'a pas fait disparaître les précédents, il en a toutefois modifié leur portée. Le livre, le journal, la radio, la télévision et le multimédia cohabitent aujourd'hui mais la jeunesse a ses favoris. C'est elle qui est l'enjeu des planifications linguistiques des communautés soucieuses de leur patrimoine culturel.

Don Mathieu SANTINI